

FIGURES DE HÉROS : BOUCICAUT, BAYARD, LOUIS II DE LA TRÉMOILLE

Christophe Masson et Laurent Vissière

Jean II Le Meingre, dit Boucicaut, maréchal de France (v. 1366 - 25 mai 1421)

LE BON CHEVALIER

Nicopolis, Gênes, Azincourt. 1396, 1409, 1415. Trois lieux, trois dates, trois échecs. La carrière de Jean II Le Meingre, plus connu sous le sobriquet de Boucicaut (fig. 1), qu'il hérita de son père, semble marquée du sceau des catastrophes. Catastrophes personnelles, catastrophes pour le royaume de France, catastrophes pour la chevalerie. Mais ces images sont trompeuses. Les actions du noble tourangeau vont bien au-delà et apportent un éclairage capital sur les évolutions qui traversent la chevalerie française à la fin du ^{xiv}^e siècle et au début du ^{xv}^e.

Au service du roi

Fils d'un maréchal de France d'obscure extraction, Jean reçoit son éducation dans l'hôtel du futur Charles VI. C'est tout naturellement au sein des armées royales qu'il fait ses premières armes, âgé de douze ans, en qualité de page du duc de Bourbon. Suite logique de ce service, il est adoubé, très tôt, en 1382, lors du « voyage de Flandre ».

On le trouve ensuite chambellan du roi, un titre qui témoigne de son importance à la Cour. En 1391 et 1392, il devient maréchal de France puis gouverneur de Tours. Désormais, le chevalier fait partie des personnes qui comptent. Sept ans plus tard, il révèle l'étendue de son ambition en même temps qu'il réalise les espoirs qu'on avait placés en lui. Il abandonne son beau-père Raymond de Turenne et fait main basse sur plusieurs de ses possessions, le poussant à se réfugier dans ses fiefs du Limousin et renforçant l'influence royale à proximité d'Avignon où réside le pape.

En 1401, après avoir pacifié le Périgord, Le Meingre fait voile vers la république de Gênes qui, depuis quelques années, s'était donnée au roi de France. La mission l'occupe près de neuf ans. Son administration, marquée par le recours régulier aux exécutions et aux décisions arbitraires, ne laisse pas que de bons souvenirs sur place. Mais, dans un même temps, le gouverneur légifère, crée plusieurs institutions d'importance, qui d'ailleurs lui survivront, érige ou restaure des places fortes et rétablit le pouvoir génois sur plusieurs de ses possessions. Comprenant, contrairement à ce qui a trop souvent été dit, les rouages de la politique italienne, il agit en tant qu'officier royal plutôt qu'en doge, faisant passer les intérêts

FIG. 1. Le Maréchal Boucicaut en prière,
tiré des *Heures de Boucicaut*, 1412-1416
Paris, musée Jacquemart-André

français, et les siens, avant ceux des Génois². Aussi, à la fin de l'année 1409, profitant de son absence, ces derniers, exaspérés, jettent à bas le pouvoir français. Pendant plus d'un an, Boucicaut tente de le rétablir, mais en vain.

En 1413, il est envoyé en Languedoc où il mène une énergique et autoritaire pacification. Finalement, son service s'achève au soir de la bataille d'Azincourt en 1415. Fait prisonnier, il passe les dernières années de sa vie en Angleterre avant d'être inhumé en la chapelle Notre-Dame de la collégiale Saint-Martin de Tours, aux côtés de son père et de son épouse, Antoinette. Son fils, lui aussi prénommé Jean, ne lui avait pas survécu. Ses biens passent alors à son frère, Geoffroy.

Le parangon de la chevalerie

Il y a chez Boucicaut, outre un profond attachement à la défense des intérêts français, la volonté d'incarner la chevalerie dans tous ses aspects. C'est ainsi qu'on le voit, à plus d'une reprise, participer à des joutes, comme lors de la célèbre rencontre de Saint-Inglevert, entre Boulogne et Calais, où il défie en avril-mai 1390 l'élite de la chevalerie anglaise (fig. 2).

Comme pour parfaire cet exercice de la chevalerie, Jean Le Meingre fonde en 1400 l'ordre de l'Écu vert à la Dame blanche. Les treize chevaliers qui le composent, dont Charles d'Albret, cousin du roi, et le propre frère du maréchal, Geoffroy, s'engagent à défendre les dames et damoiselles dont les époux étaient absents. Boucicaut prend également part à la rédaction des *Cent Ballades*, un débat littéraire sur la loyauté et l'inconstance en amour. Son goût de la littérature et des beaux manuscrits se manifeste aussi par la commande, vers la fin de sa vie, de son célèbre *Livre d'heures*, l'un des chefs-d'œuvre de l'enluminure du temps³.

Soucieux de son image, et conscient que c'est par elle, aussi, que passera son succès, peut-être fait-il rédiger d'avril 1406-1407 au 9 avril 1409 son *Livre des fais*, où il apparaît tel le modèle à suivre pour tout chevalier digne de ce nom⁴.

Le maréchal n'est toutefois pas qu'un mondain. Dans la lutte face aux ennemis de la foi, il est partout ;



il tente d'ailleurs plusieurs fois de contribuer à l'extinction du Grand Schisme d'Occident. En 1384 et à deux autres reprises, il rejoint les chevaliers teutoniques dans une *reise* dirigée contre les païens de Lituanie. En 1389, c'est le pèlerinage pour la Terre sainte et, sept ans plus tard, l'une des plus importantes entreprises de « croisade » conduites au cours de ce siècle, le voyage de Hongrie. Mais, à l'ombre des remparts de Nicopolis, trop prompts à charger, les Français s'écrasent sur les pieux fichés dans le sol et sur l'infanterie des Turcs. Prisonnier, Boucicaut échappe au massacre qui suit la bataille, en échange d'une importante rançon⁵.

Ses derniers voyages l'amènent à nouveau vers les côtes du Proche-Orient et de l'Asie Mineure. Sur l'ordre de Charles VI, il rejoint l'empereur de Constantinople Manuel II, en compagnie duquel il lance plusieurs raids sur les possessions ottomanes. Sans doute est-ce avec ce souvenir en tête qu'il met sur pied trois ans plus tard, en 1403, une ambitieuse entreprise dirigée contre la ville d'Alexandrie, de laquelle dépendait, selon les stratèges du temps, toute la puissance économique, donc politique, des Turcs. Mais les vents contraires l'empêchent de pousser jusqu'en Égypte et ne lui permettent guère de faire plus que de razzier plusieurs ports et comptoirs.

Une guerre qui évolue

Comme homme de guerre, Boucicaut témoigne une réelle attention à l'égard de l'arme à poudre. En campagne, il se fait accompagner d'un important



FIG. 2. *La Joute de Saint-Inglevert*, tiré des *Chroniques de Jean Froissart*, vers 1470-1475
Paris, Bibliothèque nationale de France,
département des Manuscrits

train d'artillerie qui lui offre plusieurs victoires. Parallèlement, il s'assure que les places fortes qu'il contrôle sont suffisamment fournies en poudre et bouches à feu. Assez classiquement pour l'époque, donc, le maréchal utilise les bombardes pour la guerre de siège et non pour la bataille en champ ouvert. Notons toutefois que, lors de son voyage d'Orient de 1403, il fait tirer les bombardes de ses galères contre les troupes turques qui tentent de s'opposer au débarquement de ses hommes, et que, affrontant la flotte vénitienne au large de Modon, il entame le combat, certainement conseillé par les marins génois, par une préparation d'artillerie. Parallèlement, sur terre comme sur mer, il pratique la « petite guerre », le harcèlement, la guérilla.

La journée d'Azincourt témoigne de cette expérience accumulée sur les champs de bataille. Dans un

plan dressé par l'« état-major » français à la veille du combat⁶, se souvenant sans aucun doute de la débâcle de Nicopolis, le maréchal conseille de réserver une « bataille » de gens d'armes à l'attaque des archers et coutilliers que les Anglais ne manqueraient pas de disposer, à leur habitude, en première ligne. Un autre corps de cavalerie est chargé de prendre les troupes d'Henri V à revers. Enfin, des archers doivent être placés devant le gros de l'armée, afin d'offrir une riposte aux célèbres *longbows*, une recette que le maréchal a peut-être déjà expérimentée en Italie et en Syrie. Sur le papier, il apparaît possible d'éviter le désastre en désorganisant les troupes adverses grâce à l'action conjuguée du trait et de la cavalerie. Mais ces ordres ne sont pas suivis, le terrain ne permettant pas de les appliquer parfaitement... Cela étant, Boucicaut prouve à cette occasion que les chevaliers français ont conscience de l'évolution de la pratique de la guerre, et savent s'y adapter.

En somme, Boucicaut vit sa vie comme une guerre permanente, contre les Infidèles et les ennemis du roi⁷. En cela, il incarne parfaitement le chevalier de la fin du Moyen Âge qui, petit à petit, ne fait plus la guerre qu'au profit des causes justes que sont les services du roi et de l'Église. Avec lui, c'est toute la chevalerie qui se soumet, progressivement, aux pouvoirs centraux.

Ch. M.

1. Pour sa biographie, voir surtout Denis Lalande, *Jehan II Le Meingre, dit Boucicaut (1366-1421). Étude d'une biographie héroïque*, Genève, 1988, et José Enrique Ruiz Domenec, *Boucicaut, gobernador de Génova. Biografía de un caballero errante*, Gênes, 1989.

2. Sur ce sujet, voir en dernier lieu Fabien Lévy, *La Monarchie et la commune. Les relations entre Gênes et la France. 1396-1512*, Rome, 2014; Christophe Masson, *Des guerres en Italie avant les guerres d'Italie. Les entreprises militaires françaises dans la Péninsule à l'époque du Grand Schisme d'Occident*, Rome, 2014.

3. *Les Cent Ballades*, éd. Gaston Raynaud, Paris, 1905; Albert Châtelet, *L'Âge d'or du manuscrit à peintures en France au temps de Charles VI et les heures du maréchal Boucicaut*, Paris-Dijon, 2000.

4. *Le livre des fais du bon messire Jehan Le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, éd. Denis Lalande, Genève, 1985; Hélène Millet, « Qui a écrit *Le livre des fais du messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut* ? », *Pratiques de la culture écrite en France au x^v siècle. Actes du Colloque international du*

CNRS, Paris, 16-18 mai 1992, organisé en l'honneur de Gilbert Ouy par l'unité de recherche « Culture écrite du Moyen Âge tardif », éd. Ezio Ornato, Nicole Pons, Louvain-la-Neuve, 1995, p. 135-149.

5. Norman Housley, « Le maréchal Boucicaut à Nicopolis », *Annales de Bourgogne*, t. LXVIII.III, *Nicopolis, 1396-1996. Actes du colloque international organisé par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon et le Centre national de la recherche scientifique, réuni à Dijon, au conseil régional de Bourgogne, le 18 octobre 1996*, éd. Jacques Paviot, Martine Chauney-Bouillot, 1996, p. 85-99.

6. Christopher Phillpots, « The French Plan of Battle During the Agincourt Campaign », *The English Historical Review*, t. XCIX, 1984, p. 59-66.

7. Sur son rapport à la guerre, voir Norman Housley, « One Man and his Wars: the Depiction of Warfare by Marshal Boucicaut's Biographer », *Journal of Medieval History*, t. XXIX, 2003, p. 27-40.